

Éloge de la catastrophe

Anne-Marie Régimbald

Numéro 315, printemps 2017

Avancez en arrière! Quand le progrès tourne à la catastrophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2017). Éloge de la catastrophe. *Liberté*, (315), 38–39.

Anne-Marie Régimbald

Éloge de la catastrophe

Ce que nous annonce le vent.

Dans mes cauchemars, la catastrophe est un groupement organisé de vers qui bouge sur son socle, se dévisse, décolle et tourne avant de retomber lourdement. Au grand jour, la naturelle, la plus familière des sauvages, celle qui, survenant, emporte tout sur son passage, hommes, couleurs, si bien que l'on confond ciel et terre (va savoir, essayez donc de différencier le faux du vrai en de telles circonstances), vient troubler la syntaxe du monde, jusqu'à créer de nouvelles langues, de nouveaux continents. Elle scande ce qu'on croyait la fin pour battre avec fracas les premières mesures de ce qui ne finira jamais. La catastrophe condamne à la déchéance ce que la strophe fait se retourner pour mieux recommencer.

Un soir, une micro tornade s'est abattue sur notre chalet des Laurentides, coupant la tête aux grands conifères qui vinrent ensuite percer le toit de bardeaux refait le mois précédent, faisant voler Popo et Croco, les gonflables des enfants (perdus à jamais), de même que le canot (arrêté par la haie de cèdres) et la chaloupe d'aluminium (arrêtée par la devanture du chalet), drôle de chasse-galerie pendant laquelle il n'y avait rien à faire, même pas regarder puisqu'on n'y voyait goutte. Mais je me souviens parfaitement du bruit de ce qu'il est insuffisant d'appeler le vent, c'était autre chose, de vivant comme peut l'être dans notre imaginaire Moby Dick, le monstre du Loch Ness ou le calmar colossal, dont il paraît qu'il peut mesurer jusqu'à quatorze mètres (Wikipédia précise que seules des femelles ont été vues, les mâles sont, paraît-il, méfiants et vivent dans les profondeurs). La micro tornade dont il est question, pas très sévère, mais quand même impressionnante pour qui y assistait depuis les premières loges, venait comme toutes ses semblables des profondeurs liquides du ventre du monde, la pluie coupait court à toute réplique et être humain était parfaitement

Si vous croyez que perdre son emploi, un krach économique, la Shoah, le 11 septembre, le projet d'oléoduc Énergie Est, le cancer du cerveau, Calamity Jane ou un embouteillage sur la Métropolitaine sont aussi des catastrophes, vous n'y êtes pas encore, vous n'embrassez pas assez large.

hors propos. Après coup, je pense que, pendant trente-trois secondes, j'ai senti qu'en bon mort-vivant, le monde ne respire pas. Mais il agit, s'agite. La catastrophe confirme et souscrit sa réalité. Son existence est confirmée, célébrée par la catastrophe, qui le fait exister en le scarifiant. Que peut-on espérer de plus qu'un surplus de réalité?

Je me souviens du goût qu'avait la peur dans ma gorge, chacun subissait la sienne, tous à la maison ne se souviennent sans doute pas que j'ai crié, quand la tempête atteignait le plus fort et couvrait ma voix devenue folle, *les arbres vont être déracinés*, ce à quoi une voix d'homme a répondu, *impossible*, et il avait raison, un arbre n'est pas un oiseau ou un chat, il ne s'envole pas, n'est pas emporté par le vent s'il ne se cache pas sous le chalet ou au milieu de la forêt, à quoi bon courir, sauf qu'on ne déracine pas si facilement un arbre. Les épinettes, qui comme les hommes, mais pour d'autres raisons, ont la tête trop lourde, ont juste cassé comme des allumettes, dont on ne se sert même pas du bois pour les fabriquer, et comme dans une stupide fable de La Fontaine, le lendemain matin les brins de mil devant l'arbre fauché se dressaient fièrement sous la pluie. Nous étions impressionnés, et moi qui aime le désordre, j'étais contente qu'il soit tout à coup impensable de tondre la pelouse trop longue, devenue accessoire. Il y a maintenant pour nous au chalet un référent absolu : tel événement est-il arrivé avant ou après la tempête?

Le lendemain matin, enfin réfugiés sous la lumière du jour, après une nuit écourtée et agitée, quand nous nous sommes mis à table chacun à sa place habituelle pour déjeuner, l'eau s'est mise à ruisseler d'en haut, dégouttant plus que goutte à goutte du toit neuf depuis le plafonnier, nous rappelant au désordre. Nous avions encore un toit, nous étions encore vivants, il suffisait de changer quelques tuiles de bardeaux pour pouvoir déjeuner froid et

sans kawa, puisqu'il n'y avait plus d'électricité. Il ne faut pas confondre catastrophe et fin du monde, la fin du monde est l'utopie alarmiste des ennemis de la catastrophe, mais comme je refuse d'avoir des ennemis, je dirai que les utopistes chient dans leur culotte ce que la catastrophe viendra quand même magnanimement laver. La catastrophe est un spectacle que le théâtre grec s'échinait à reproduire au grand air, histoire de la conjurer, de s'adresser à Dieu à travers les hommes, elle est une anti-qualité singée par la tragédie, mais elle est inégalable.

Sur son trajet, notre micro catastrophe avait allègrement fait tomber des dizaines d'arbres sur des fils électriques : pendant des jours, nous avons fait ce que font les humains, nous avons travaillé, fait du ménage. *L'homo sapiens* adore mettre ce qu'il appelle de l'ordre, surtout sans électricité, il se sent alors plus héroïque, presque antique quand il s'éloigne vers la forêt avec son rouleau de papier de toilette à la main. Nous avons coupé en rondelles les deux arbres fauchés (une épinette de quarante-cinq ans qui avait perdu la tête, toujours vivante à ce jour, et une deuxième, même âge, plus exposée, qui avait été fauchée à dix pieds dans les airs et que nous avons ramenée à l'état de souche, à ce jour toujours morte, pas de chance, ces hasards-là poussent l'être humain à énoncer des lieux communs sur le hasard et la chance tandis qu'il se gomme les doigts en touchant le tronc des morts), nous avons brûlé les cocottes tombées avec leur épinette sur le toit en venant lécher la grande vitrine du salon, réduit en fragments les branchettes, branches, troncs, réparé avec de la fibre de verre un trou dans le canot volant, cherché en vain Popo et Croco, ramassé au bord et au fond du lac les déchets organiques ou pas amenés par le ruisseau.

De toujours, c'est la réponse des hommes à la catastrophe : ils se retroussent les manches et réparent. C'est bien beau agir, rebâtir, repartir à zéro ou d'un peu plus de quatre-vingt-dix, mais tous les survivants de catastrophes, ceux qui ont l'illusion d'avoir échappé à la fin du monde, se posent tous ne serait-ce que le début d'une question sur le sens de l'événement qu'ils ont vécu. Qu'est-ce que ça signifie ? Rien ou quelque chose ? Voilà à quoi servent les catastrophes, à départager les philosophes des fous, et les hommes fatigués des hommes d'action. Certains d'entre nous naissent infatigables, d'autres, déjà fatigués, ils en ont assez comme ça sur les bras, se disent à quoi bon... À quoi bon repeindre le balcon puisque je vais mourir ? À quoi bon faire mon

lit puisque je vais le défaire ce soir ? Autant jouer les finfinauds et réfléchir au non-sens de la vie. La catastrophe est bonne en ce qu'elle nous met le nez dans les questions philosophiques. Mais je n'irai pas plus loin pour tout de suite, j'aime la philosophie parce qu'elle n'est pas pressée, et je remarque à la volée qu'elle est en ceci un antidote à l'esprit de la catastrophe.

Mais assez parlé de catastrophes naturelles, les *acts of God*, comme les nomment la Sun Life et ses concurrentes, qui sont, pour nous mortels, hors catégorie, non assurables, et coupent le temps en deux comme elles brisent les poteaux électriques. Élargissons : si vous croyez que perdre son emploi, un krach économique, la Shoah, le 11 septembre, le projet d'oléoduc Énergie Est, le cancer du cerveau, Calamity Jane ou un embouteillage sur la Métropolitaine sont aussi des catastrophes, vous n'y êtes pas encore, vous n'embrassez pas assez large. La catastrophe est un fourre-tout où nous fourrons tout ce qui nous échappe, et franchement, presque tout nous échappe. Comme les hommes, elle sourd de partout, elle ne se repose guère. Parlons plutôt de nous, pas de moi en tant que singularité, mais de nous l'espèce de collectivité qui n'a jamais rien eu de naturel, mais reste tout aussi catastrophique, de l'homme comme catastrophe culturelle. Nous sommes bien plus terribles que la nature dans les violences que nous lui infligeons et que nous nous faisons subir. Du point de vue des catastrophes causées par l'homme, la classique opposition nature-culture fonctionne parfaitement : la catastrophe pointe vers la barbarie de la culture telle que les catastrophistes la conçoivent, d'une culture ne se réglant pas sur la nature, qui, visant à nous faire sortir de la barbarie de la nature, refuse de prendre cette dernière pour règle.

L'homme moderne serait donc l'homme de la catastrophe, et il est vrai que pour l'homme pressé, le moindre contretemps prend des allures de cataclysme. À ce compte, le siècle des catastrophes est une invention de ceux qui ne supportent plus la contrariété sous forme de temps comptabilisé, autre phénomène naturel qui a la sale manie de glisser entre les doigts. Pour dire vrai et pour avoir le plaisir de tuer dans l'œuf tout désir d'être optimiste, la catastrophe commence avec et par la naissance de chacun de nous, elle existe de toujours, elle nous poursuit et nous hante, allez me faire croire que vous ne l'avez pas toujours sentie tourner autour de votre tête, grouiller dans vos entrailles. Il faut, sinon l'accueillir, du moins être bon prince, ne pas en faire une histoire et accepter de

partager son lit avec elle. Elle n'a pas besoin d'amour, il suffit de lui faire, comme à un hôte qui tombe mal, mais bon, une toute petite place.

De temps en temps, j'aime beaucoup voir un spectacle de danse, surtout quand le chorégraphe comprend que les danseurs doivent se taire. La danse est une excellente réponse à la catastrophe. Je trouve que les mots n'y arrivent pas, ils sont statiques, balourds, le contraire des demoiselles (ou zygotères), plus légères que les libellules, si légères qu'elles s'accouplent en volant, curieusement moins pressées que leurs grosses cousines. J'aime beaucoup les mots légers, et tous les zigotos ailés ou pas qui risquent de survivre à l'ultime catastrophe que nous espérons si fort qu'elle ne se produira jamais. Nous sommes si pressés d'y arriver que nous redoublons d'efforts à l'invoquer, à tourner à grands frais des scénarios de cinéma éponyme, mais nous avons si peu d'imagination que nous nous imaginons pouvoir la prévoir ou pire, l'éviter. J'aime beaucoup les animaux, qui se foutent éperdument de la catastrophe jusqu'à ce qu'elle devienne réelle et ne se trompent jamais. Ils ne sont pas bêtes, eux.

Même si vous connaissez Pointe-des-Monts, sur la Côte-Nord, entre Baie-Comeau et Sept-Îles, vous ne savez peut-être pas que la localité n'est plus habitée, en tout cas l'hiver, depuis le début du xx^e siècle. Mais il y a encore là un phare qui a été retapé il y a quelques années à peine, où les gardiens se sont succédé entre 1830 et 1983. Les gardiens de phare étaient là pour prévenir les catastrophes maritimes, qui apparemment ne risquent plus de se produire depuis 1983. Il y a là des traces du passage de l'homme, sans hommes, mais le site n'a pas l'air abandonné, désolé des villages fantômes. Il n'y a jamais grand monde sur la grève. C'est presque l'estuaire, l'eau du fleuve dont on ne voit plus l'autre rive a un goût salé, et à marée haute, on entend les vagues battre les petits cailloux et les plus gros. Si on s'assoit longtemps, on voit les ailerons des petits rorquals pas loin et on repère à l'oreille le souffle des baleines à bosse, avant de voir lentement retomber le jet d'eau salé qu'elles ont envoyé voler dix mètres plus haut. On ne se lasse pas de les regarder. On n'a pas envie de faire de bruit, on regarde lentement. Ce qui est curieux avec la nature, c'est que plus on y passe de temps, plus la fin du monde devient une abstraction. Mais il faut se méfier du calme des illusions. **L**

♦ Anne-Marie Régimbald est traductrice.